

ATHÉNÉE GRAND-DUCAL DE LUXEMBOURG.

DISCOURS

prononcé par M^r Martin d'HUART,

le 1^{er} juin 1906,

à la fête

du Troisième Centenaire de P. Corneille.



Luxembourg.
Imprimerie M. Huss.
1906.

Lorsqu'au mois de janvier 1685 (1), Racine prononça devant l'Académie, en recevant Thomas Corneille, le plus bel éloge qui ait jamais été fait de l'auteur du Cid, il ne jugea pas inutile de s'élever contre le ridicule préjugé d'une ignorance orgueilleuse, qui, rabaisant l'éloquence et la poésie, traitait les habiles écrivains de gens inutiles dans les Etats. Mais il eut soin d'ajouter que la postérité qui se plaît et s'instruit dans leurs ouvrages, ne fait point de difficulté de les élever à tout ce qu'il y a de plus remarquable parmi les hommes et de faire marcher de pair l'excellent poète et le grand capitaine. (2) Qui pourrait s'étonner que Racine eût trouvé de si fières paroles pour célébrer celui dont il était devenu le plus illustre émule? Le nom de Corneille ne symbolise-t-il pas toutes les vertus civiles et morales portées au plus haut degré de sublimité? Toute sa poésie n'est-elle pas un appel impérieux à l'énergie, au devoir, un sursum corda, une force ajoutée à nos volontés hésitantes, une exaltation de nos facultés les plus hautes. «Un grand poète dramatique, dit Goëthe, qui est fécond et qui pénètre toutes ses œuvres d'une noble pensée peut arriver à faire de l'âme de ses œuvres l'âme du peuple. Cela méritait bien la peine d'être tentée. De Corneille sort une puissance capable de faire des héros. C'était quelque chose pour Napoléon qui avait besoin d'un peuple de héros. Voilà pourquoi il disait de Corneille que s'il vivait encore, il le ferait prince. Un poète dramatique qui connaît sa vraie destinée doit donc travailler sans cesse à se développer en s'élevant, afin que l'influence qu'il exerce sur le peuple soit bienfaisante et noble.» (3)

(1) *Bayle*, Nouvelles de la république des lettres (janvier 1685).

(2) *Racine, J.*, Discours prononcé à l'Académie française à la réception de M. de Corneille. Oeuvres de Racine par M. Paul Mesnard, IV, 361.

(3) *Biedermann*, Goëthes Gespräche, VI, 88. Leipzig, 1890. — „Ein grosser dramatischer Dichter, wenn er zugleich produktiv ist und ihm eine mächtige, edle Gesinnung beiwohnt, die alle seine Werke durchdringt, kann erreichen, dass die Seele seiner Stücke zur Seele des Volkes wird. Ich dächte, das wäre etwas, das wohl der Mühe wert wäre. Von Corneille ging eine Wirkung aus, die fähig war, Heldenseelen zu bilden. Das war etwas für Napoleon, der ein Heldenvolk nötig

Ces belles paroles mériteraient de figurer en tête de toutes les éditions que nous avons des œuvres de Corneille. Elles caractérisent à merveille le génie du sublime poète qui a consacré à l'art sa vie entière et qui a donné aux hommes «la plus haute impression de grandeur morale qu'ils aient jamais pu recevoir.» (1) Le théâtre fut la grande, la vraie passion de sa vie. En l'abordant, il se montra préoccupé surtout d'y ramener la décence et les mœurs, de le purger, comme il dira lui-même dans sa lettre au pape Alexandre VII, des ordures que les premiers siècles y avaient comme incorporées, des licences que les derniers y avaient souffertes, et d'y faire régner à leur place les vertus morales et politiques et quelques-unes même des chrétiennes. (2) Le premier mérite de Corneille est d'avoir rendu la scène digne des «honnêtes gens» et d'en avoir banni ces facéties grivoises, ces plates équivoques, ces aventures risquées dont la pudeur avait à rougir, pour y substituer tout un monde de sentiments et d'idées, qui

„ par leur saine puissance,
Rendirent la noblesse aux lèvres comme aux cœurs.“ (3)

Mais une gloire que de moins grands pouvaient partager avec lui ne satisfaisait pas l'ambition d'un poète qui sentait son esprit sollicité par l'instinct créateur. Corneille portait en lui, par un heureux privilège du génie, cette illumination intérieure qui, secondée par de longues et fortes méditations, lui ouvrit le mystérieux domaine du monde moral et lui permit d'inaugurer le siècle des chefs-d'œuvre par «l'union intime de la poésie et de la pensée.» S'arrachant aux tyrannies de la mode et du goût, renonçant aux complications de l'intrigue, Corneille fit du drame une peinture de l'homme intérieur, de l'homme moral. C'est dans les pièces de Corneille que se livrent pour la première fois ces grandes luttes entre la passion et le devoir qui ont donné à la scène française tant de chefs-d'œuvre. Ce sont les problèmes de l'âme qu'elles posent et résolvent dans une forme aussi vivante que la réalité. Le théâtre est redevenu ce qu'il fut dans l'antiquité: «un monde qui

hatte; weshalb er denn von Corneille sagte, dass, wenn er noch lebte, er ihn zum Fürsten machen würde. Ein dramatischer Dichter, der seine Bestimmung kennt, soll daher unablässig an seiner höheren Entwicklung arbeiten, damit die Wirkung, die von ihm auf das Volk ausgeht, eine wohltätige und edle sei.“

(1) *Faguet*, Histoire de la littérature française depuis le 17^e siècle jusqu'à nos jours, p. 83. Paris, Plon-Nourrit, 1901.

(2) *Corneille*, Oeuvres complètes, éd. Marty-Laveaux. Paris, Hachette, 1862, VIII, 5.

(3) *Sully Prudhomme*, Stances à Pierre Corneille.

double la vie humaine en la reflétant» (1), une psychologie morale, une controverse intérieure, où la raison s'exerce pour mettre en lumière et découvrir le bien, où l'âme humaine se révèle tout entière, avec ses idées, ses sentiments et ses passions.

Corneille devint ainsi le véritable créateur de la tragédie psychologique. Mais il lui donna un caractère particulier, grâce à une nouvelle manière de considérer l'homme. Le théâtre antique nous montre l'homme aux prises avec la fatalité contre laquelle il se révolte en vain; le théâtre moderne fait trop souvent de lui l'inconscient jouet ou la triste victime d'irrésistibles passions. Les personnages de Corneille ne prennent conseil que de leur conscience individuelle; ils n'obéissent qu'à leurs propres déterminations; ils ne subissent l'influence d'aucun agent extérieur. Ils appartiennent bien, par la forte trempe de leur âme, à cette première moitié du dix-septième siècle, qu'on a appelée l'âge de la volonté.(2) En face de la passion combattue et domptée, ils représentent l'autorité de la personne humaine, le triomphe de la volonté, de l'énergie militante. Corneille a marqué lui-même en beaux vers combien lui répugnait le déterminisme, qui nie la liberté morale et refuse de voir dans notre volonté la cause de toutes nos actions :

„Quoi! dit-il, la nécessité des vertus et des vices
D'un astre impérieux doit suivre les caprices;
Et Delphes, malgré nous, conduit nos actions
Au plus bizarre effet de ses prédictions?
L'âme est donc toute esclave; une loi souveraine
Vers le mal ou le bien incessamment l'entraîne;
Et nous ne recevons ni crainte ni désir
De cette volonté qui n'a rien à choisir,
Attachés sans relâche à cet ordre sublime,
Vertueux sans mérite, et vicieux sans crime!
Qu'on massacre les rois, qu'on brise les autels,
C'est la faute des dieux, et non pas des mortels!
De toute la vertu sur la terre épandue,
Tout le prix à ces dieux, toute la gloire est due;
Ils agissent en nous quand nous pensons agir;
Alors qu'on délibère on ne fait qu'obéir;
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que suivant que d'en haut leur bras la précipite.
D'un tel aveuglement daignez me dispenser.“ (3)

(1) *Paul de Saint-Victor*, *Les deux Masques*. I, 1. Paris, C. Lévy, 1880.

(2) *Dumesnil*, *L'âme et l'évolution de la littérature des origines à nos jours*. I, 203. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1903.

(3) *Oedipe*, acte III, scène V.

Jamais on n'a revendiqué plus fièrement les droits du libre arbitre! Jamais on n'a jeté un plus superbe défi à la fatalité! Sans doute la passion prise en soi est une belle chose et nous sommes saisis d'une poignante émotion à la vue de l'âme humaine en proie à ses douloureux déchirements. Mais elle est une force aveugle, inconsciente, qui aboutit à l'impuissance et s'anéantit elle-même. La véritable grandeur de l'homme est dans l'activité persévérante d'une volonté calculée et réfléchie, qui se détermine librement «sachant ce qu'elle veut et pourquoi elle le veut.» «Je ne remarque en nous, dit Descartes, qu'une seule chose qui nous puisse donner raison de nous estimer: à savoir l'usage de notre libre arbitre et l'empire que nous exerçons sur nos volontés.»(1) Cet empire sur soi-même, conquis par une lutte énergique et douloureuse, parut à Corneille d'une beauté si fière et si tragique qu'il fit de la volonté le ressort de son théâtre. Mais la volonté n'est jamais plus elle-même que quand, connaissant le bien, elle s'incline devant lui et se soumet à son autorité qui doit rester supérieure à la sienne. Et c'est ainsi que Corneille, selon les belles paroles de M. Faguet, a vu toute beauté dans la volonté agissant pour le bien, et il a fait le théâtre de la volonté et de la grandeur d'âme dans le sens précis et littéral du mot, comme plus tard on fera le théâtre de la passion et de la faiblesse d'âme et de cœur.»(2) Ce n'est pas aux héros de Corneille qu'on pourrait appliquer le mot si énergique de Malebranche; «ils sont agis, ils n'agissent pas.»

„Leur sang tout généreux hait les molles adresses“.(3)

Ils ont tous la même force d'âme; ils ne semblent avoir de la faiblesse humaine que la faculté «de souffrir, non celle de faiblir».(4) Sous leur armure d'acier, ils portent l'austère fermeté d'une volonté infrangible jusque dans la défaite. L'infortune peut les frapper, elle ne peut ni les amoindrir ni les abattre. «Aux endroits pathétiques, ils ont des accents sublimes qui enlèvent et font pleurer.»(5) Par eux l'homme devient à lui-même son plus beau spectacle et son plus noble exemple. Et quand à l'appel de son puissant génie sortent des profondeurs du passé les glorieuses figures qui font l'honneur de l'humain-

(1) *Descartes*, Traité des passions, article 452.

(2) *Faguet*, Etudes littéraires. Dix-septième siècle, p. 155. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1900.

(3) *Rodogune*, Acte III, sc. III.

(4) *Le Bidois*, La vie dans la tragédie de Racine, p. 184. Paris, Pousielgue, 1901.

(5) *Sainte-Beuve*, Portraits littéraires, p. 47. Paris, Garnier Frères, 1843.

nité, et que nous sentons nos ténèbres glacées se fondre à la chaleur de leur héroïsme contagieux, alors unis par le «frisson du beau» dans une admiration commune, nous sommes prêts à nous dire avec Saint-Evremond que cette tragédie française que Corneille a créée, est «la plus belle chose que nous ayons, la plus propre à élever l'âme et la plus capable de la former.»

Oui, Corneille nous entraîne à sa suite dans les hautes régions où il aime à planer. Il est de ceux qui déploient les grandes ailes, qui, comme l'aigle, selon la fière parole de Dante, volent plus haut que les autres :

«Che sovra gli altri com aquila vola.»

Ce n'est pas sur le spectacle de nos faiblesses qu'il retient nos regards; aux sublimes hauteurs où il nous enlève, les vulgarités de l'existence quotidienne n'existent plus pour nous. Mais si La Bruyère a pu écrire: Corneille a peint les hommes tels qu'ils devraient être, gardons-nous de croire que la supériorité morale des personnages créés par la muse austère du grand dramaturge soit chimérique ou que leur force d'âme, leur hautaine vertu, sorte de la nature et n'ait plus rien de l'homme. Le critique littéraire allemand Guillaume de Schlegel reproche à Corneille «d'avoir trop fait ressortir la partie énergique et trop laissé dans l'ombre la partie sensible de l'âme.» On pourrait lui répondre que les personnages de Corneille ont fait éclater leur héroïsme au grand jour de l'histoire et que les protestations de nos impuissances dépitées ne sauraient démentir les enseignements donnés par les faits eux-mêmes. Corneille, en ramenant le théâtre vers les choses fières et hautes, a lancé la poésie dramatique dans une noble voie. Il a créé un pathétique nouveau, dont Aristote n'avait point parlé, et qui, ouvrant l'âme aux saines et viriles surprises de l'admiration, «l'arrache pour ainsi dire à la terre et aux liens qui l'y enchainent, et la transporte comme d'un seul élan aux régions les plus élevées qu'elle puisse atteindre».(1) Libre à Lessing de considérer l'admiration comme «le point de repos de la passion» et de ne voir en elle qu'un ressort dramatique aussi froid que monotone. Chez Corneille, l'admiration est toujours dramatique, et l'on sent que Descartes eut raison de l'appeler *une passion*. Même dans les sujets inspirés par la religion, elle n'est pas, comme on l'a dit, une contemplation purement oisive, je ne sais quelle émotion calme et apaisée que nous ressentirions à la vue «d'un saint confirmé dans sa sainteté».

(1) *Guizot*, Corneille et son temps, p. 214. Paris, Didier, 1866.

Ce n'est pas, en effet, sans un douloureux effort sur lui-même que Polyeucte triomphe des ruses et des assauts de l'enfer. Il sent lui aussi « de rudes combats » et nous enseigne, ainsi que les autres héros de Corneille, que la lutte énergique et persévérante est la condition normale des hommes en face des grandes épreuves et des grands devoirs. « Celui que tu vois malheureux, tu sais qu'il est homme, dit un personnage de *l'Hercule furieux*. « Celui que tu vois fort, réplique l'autre, ne dis pas qu'il est malheureux ». (1) On se rappelle malgré soi ces vers de Sénèque en lisant Corneille. C'est qu'il se dégage de ses tragédies, qui selon le mot si juste de Michelet sont « tout escrime et polémique », comme une sensation de joie sereine et fortifiante. Du sein même du trouble qui nous saisit, de l'émotion qui nous étrecint, jaillit « une impression de force virile qui se communique à nos âmes et nous élève au-dessus de nous-mêmes. » A nos yeux éblouis se découvre un monde idéal où la vertu a plus de grandeur, l'amour plus de noblesse, la force plus de puissance, le courage plus d'élan, la piété plus d'élévation, la vie entière plus de plénitude et de beauté. Nous nous apercevons que le drame de Corneille ne nous montre pas tels que nous sommes, mais tels que nous pourrions être, tels que nous devrions être ; qu'il nous appelle vers les radieux sommets où l'air est plus pur et d'où se découvrent de plus beaux et de plus vastes horizons. Pourquoi hésiterions-nous à gravir ces sommets, puisque les personnages de Corneille sont là pour nous tendre la main, pour venir au secours de notre faiblesse et pour nous dire que « le chemin des forts n'est pas impraticable ? »

Mais on accuse Corneille d'avoir armé ses héros d'une force d'âme qui est trop souvent en dehors de la vérité, d'avoir faussé la nature en essayant de l'agrandir, et d'avoir mis aux prises, dans des situations extraordinaires, imaginés à plaisir, des caractères exceptionnels, démesurés, exorbitants, qui nous auraient fait la confiance et livré la formule de leur héroïsme dans ces vers bien connus d'Horace :

„Le sort qui de l'honneur leur ouvre la barrière,
Offre à leur héroïsme une illustre matière ;
Il épuise sa force à former un malheur
Pour mieux se mesurer avecque leur valeur ;
Et comme il voit en eux des âmes peu communes,
Hors de l'ordre commun il leur fait des fortunes.“ (2).

(1) — *Quemcunque miserum videris, hominem scias.*

— *Quemcunque fortem videris, miserum neges.* (463, 64).

(2) *Horace*, II, 3.

Mais que deviendrait la tragédie, si on lui enlevait les caractères d'exception? Les Prométhée, les Oedipe, les Electre, les Oreste, les Macbeth, les Roi Lear, sont-ils donc des caractères ordinaires? Et d'un autre côté, l'histoire ne nous déroule-t-elle pas le fortifiant tableau de plus d'une de ces glorieuses périodes où un patriotisme exalté, toujours prêt à la mort et au martyre, souffle l'âme des Horaces à un peuple dont la défaite même n'a pu détruire la fierté, où l'intransigeant orgueil de l'indépendance nationale donne à quelque nouveau Nicomède cette noble inflexibilité qui défie la fortune elle-même? La religion ne compte-t-elle pas des milliers de Polyeuctes, aussi détachés des biens et des plaisirs terrestres, aussi fermes en face des séductions du monde que celui dont Corneille a raconté les luttes pathétiques dans cette incomparable tragédie qui reste comme la majestueuse épopée de l'Eglise militante?

Non, ce n'est pas en dehors de la nature, mais au-dessus de la vulgarité courante(1) que Corneille a trouvé les grandes figures de son théâtre; et rien ne nous empêche de nous demander avec M. Lanson «si ce n'est pas une illusion qui nous fait croire que les grandes passions sont plus dans la nature que les grandes volontés.»(2) Rassurons-nous donc de ce côté! Les héros de Corneille ne sont pas des êtres fabuleux en quête de je ne sais quelle grandeur imaginaire; ce sont des hommes, mais des hommes complets, comme dit ce grand admirateur de Corneille, le philosophe allemand Nietzsche; ce sont «des hommes orientés vers un idéal également éloigné d'un héroïsme impossible et d'une vertu ordinaire.»(3) Quelle magnifique galerie d'héroïques figures trahissant dans leurs traits vigoureux et fiers une grandeur d'âme «si consciente d'elle-même qu'elle leur semble naturelle.» C'est don Diègue en qui l'honneur parle plus haut que l'amour paternel, et qui, pour se venger du soufflet du comte, lance son fils à la mort et à la vengeance :

„Meurs ou tue! . . . ,
. . . . Va, cours, vole et nous venge!“

C'est le vieil Horace, incarnant en sa personne les fortes vertus qui promettaient à Rome l'empire du monde et prononçant dans un admirable mouvement de désespoir patriotique son sublime *Qu'il mourût!* C'est Auguste, faisant appel à son orgueil même pour

(1) Longhaie, (le R. P. G.), Histoire de la littérature française au 17^e siècle, II, 36. Paris, Retaux, 1895.

(2) Lanson, Corneille, p. 99. Paris, Hachette, 1905.

(3) Nisard, Histoire de la littérature française, II, 113. Paris, Didot, 1867.

trionpher d'un légitime ressentiment et désarmant, à force de grandeur d'âme, la haine de son assassin :

„Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.“

C'est Polyeucte que la grâce du baptême porte au temple et qui, pour dresser à son Dieu des autels sur des monceaux d'idoles, domine en lui tout ce qui est humain, s'élançe au martyr et enseigne au monde par sa mort triomphante quelle est l'irrésistible force d'une foi véritable, car

„Qui fuit, croit lâchement et n'a qu'une foi morte.“

C'est Pauline, si héroïquement vertueuse pour la cause de la vertu et «ne souffrant pas même dans le fond de son cœur un soupir involontaire pour celui qu'elle ne doit plus aimer». (1) C'est Nicomède, le glorieux élève d'Annibal, tenant tête à tous ses ennemis avec l'invincible obstination d'une énergie indomptée et défiant jusque dans la personne de son ambassadeur cette Rome devant qui tremblaient et se taisaient toutes les nations ; c'est Cornélie, la hautaine patricienne, veuve du grand Pompée et ne vivant plus que de son souvenir, forçant l'admiration de César lui-même, dont la victoire vient de faire le maître du monde et qu'elle brave avec une fermeté si courageuse :

„César, car le destin que dans les fers je brave,
Me fait ta prisonnière, et non pas ton esclave,
Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur
Jusqu'à te rendre hommage et te nommer seigneur ;
De quelque rude trait qu'il m'ose avoir frappée,
. veuve de Pompée,
Fille de Scipion, et, pour dire encor plus,
Romaine, mon courage est encore au-dessus.“

C'est Sertorius, qui garde toute la fierté républicaine des vieux âges, et seul désintéressé en face des ambitions coalisées pour détruire la liberté, mérita par ses vertus d'être vengé par le plus grand de ses ennemis ; c'est don Sanche, «un des plus fiers enfants de la grande famille cornélienne», qui, prenant le pas sur son siècle, revendique les droits du mérite personnel en face des prérogatives de la naissance et des préventions de l'esprit de caste :

„Je suis fils d'un pécheur, mais non pas d'un infâme,
La bassesse du sang ne va pas jusqu'à l'âme.“

Nous pourrions multiplier ces exemples et citer toute la brillante lignée de héros qu'enfanta le puissant génie de Corneille pour

(1) *Cousin*, Du vrai, du beau et du bien, p. 225. Paris, Didier, 1853.

incarner en eux les miracles de la volonté, à travers la variété des noms et des situations, nous assisterions toujours au plus sublime spectacle qu'il soit donné à l'homme de contempler, celui d'une grande âme qui s'élève par la voie royale du sacrifice jusqu'au sommet de la vertu humaine.

On objecte cependant que les personnages de Corneille énoncent les maximes les plus contradictoires avec une confiance également absolue ; que leur héroïsme ne paraît trop souvent qu'un stérile exercice de parade, indifférent aux fins qu'il poursuit ; une gymnastique de l'âme uniquement préoccupée de faire briller sa force dans l'orgueil et l'enivrement de la bataille. (1) Il est vrai que dans son théâtre Corneille peint surtout les grandes luttes et les grandes victoires de la volonté et qu'il estime, comme on l'a dit, la volonté même mauvaise. Mais il n'a jamais cru que la volonté formât à elle seule la mesure de la vertu. Il prend résolument parti pour le bien contre le mal. Que la bassesse et la perversité, que le crime même fassent éclater dans son théâtre leur énergie et leur puissance, ce ne sont que des ombres dans un tableau où la beauté morale doit seule réunir sur elle toutes les splendeurs de la lumière. A quoi servent Cinna, Maxime, Félix, Prusias, sinon à faire valoir, par un effet de contraste, Auguste, Polyeucte, Nicomède ? Mais si dans les tressaillements d'une passion ardente, l'égoïsme surexcité vient opposer ses insidieux sophismes et ses funestes excitations aux généreuses maximes de la vertu librement soumise à la souveraine autorité du devoir, notre jugement ne court aucun risque de s'égarer, puisque ces dramatiques antinomies se résolvent d'elles-mêmes en une impression définitive où la morale ne perd aucun de ses droits.

(1) Ce qui caractérise, d'après M. Brunetière, les héros cornéliens, c'est „le plaisir qu'ils éprouvent à faire parade ou étalage d'eux-mêmes, à se sentir les seuls maîtres de leurs résolutions, à ployer tyranniquement les hommes et les événements sous la toute-puissance de leur volonté.“ Paradoxe ingénieux, dit M. Pergameni (Histoire générale de la littérature française, p. 304), comme beaucoup des thèses de l'éminent critique. Il est évident, en effet, que ces grands efforts de volonté ne sont que le signe même de l'héroïsme. C'est parce qu'ils se proposent de triompher de leurs passions, de tout sacrifier à ce qu'ils croient être le bien, que les héros de Corneille font appel à toutes les forces de leurs volontés et qu'ils s'écrient orgueilleusement avec Auguste :

„Je suis maître de moi comme de l'univers.“

La volonté chez Corneille n'est pas un but, mais un moyen d'atteindre le but, qui est l'héroïsme.

«Et l'on ne peut pas dire que Corneille, tout en admirant partout l'énergie du vouloir, nous laisse indécis sur la valeur des actes de Cléopâtre ou de Cornélie, de Polyeucte et d'Horace, d'Auguste et d'Attila, et les propose également à notre imitation»? (1) D'ailleurs une volonté forte qui se met au service de passions nobles et résiste énergiquement aux passions mauvaises ou dégradantes, garde sa beauté jusque dans ses excès ou ses erreurs. La véritable maladie de l'âme, c'est la faiblesse, c'est l'impuissance; sa véritable noblesse est dans le pouvoir qu'elle garde sur elle-même. Telle est en dernière analyse l'austère et virile leçon qui se dégage d'un théâtre où viennent se déployer toutes les énergies, toutes les généreuses ardeurs, toutes les grandes et fières passions de l'âme. Que nous sommes loin avec Corneille de l'exaltation sentimentale des héros romantiques qui, découragés avant la lutte, semblent se désintéresser du combat de la vie et tristes victimes d'un pessimisme inactif s'écrient avec l'Hernani de Victor Hugo :

„ Tu me crois peut-être
Un homme comme sont tout les autres, un être
Intelligent qui court droit au but qu'il réva.
Détrompe-toi. Je suis une force qui va!
Agent aveugle et sourd de mystères funèbres!
Une âme de malheur faite avec des ténèbres!
Où vais-je? Je ne sais. Mais je me sens poussé
D'un souffle impétueux, d'un destin insensé.
Je descends, je descends, et jamais ne m'arrête.“ (2)

Les personnages de Corneille ne connaissent pas ces molles langueurs, ces lassitudes résignées, ni

„Ces désirs flottants sur un cœur dispersé.“ (3)

Ils savent toujours où ils vont. Pétris d'héroïsme, ils ne se sentent jamais dominés par je ne sais quelle fatalité aveugle et inconsciente, qui viendrait affaiblir, limiter ou supprimer leur volonté. Mais dans le champ d'action que leur tracent les circonstances, le temps ou le milieu où ils vivent, ils éprouvent toujours le noble besoin de nous montrer, «dans toutes les passions, dans tous les dangers, dans toutes les douleurs l'homme vainqueur et maître de lui-même.»

(1) *Lanson*, Corneille, p. 196. Paris, Hachette, 1905.

(2) *HERNANI*, acte III, sc. IV, Ed. Hetzel, p. 70. C'est le poète Victor de Laprade qui le premier a fait ce curieux rapprochement.

(3) *Corneille*, *Imit.* I, 1595. Ed. Marty-Laveaux, VIII, 126.

Il y a des poètes dramatiques qui ont étudié l'âme humaine sous une plus riche variété d'aspects que Corneille, il y en a qui ont peuplé la scène d'un plus grand nombre de ces figures immortelles dont le souvenir «s'imprime plus profondément dans la mémoire des hommes que la réalité même,» il n'y en a aucun qui d'un coup d'aile plus rapide et plus sûr sache nous ravir aux cimes sereines de l'idéal. Les caractères créés par Corneille, dit Victor Cousin, sont les plus grands qui puissent être offerts à l'humanité. Est-il étonnant que l'enthousiasme dont il fit palpiter les cœurs ait rejailli sur le poète lui-même et lui ait donné une de ces situations exceptionnelles qui investissent ceux qui ont su les conquérir comme d'une sorte de magistrature intellectuelle et morale. Corneille de son vivant eut cette gloire si enviée et ce n'est pas à lui qu'on songe en lisant ces vers du plus grand des poètes du 19^e siècle :

„Sans monter au char de victoire
Meurt le poète créateur,
Son siècle est trop près de sa gloire
Pour en mesurer la hauteur.“

«Combien plus heureux, dit le philosophe allemand Nietzsche, combien plus heureux était Corneille, notre grand Corneille, comme s'exclamait M^{me} de Sévigné avec l'accent de la femme devant un homme complet, combien supérieur le public de Corneille, à qui il pouvait faire du bien avec les images de la vertu chevaleresque, du devoir sévère, du sacrifice généreux, de l'héroïque discipline de soi-même.»(1) Ce public avait senti d'instinct la vérité de ce mot de Plotin qu'il faut être beau soi-même pour produire le beau ; il se disait que ces hautes conceptions qui l'élevaient au-dessus de lui-même, Corneille n'avait pu les trouver que dans son âme qui se mettait si naturellement de niveau avec toutes les sublimités, et d'avance il l'acclamait du titre de Grand pour le distinguer, comme on l'a dit, non seulement de son frère, mais du reste des hommes.

S'il est vrai de dire avec Schiller(2) que le poète a la mission de transporter dans le domaine des beaux-arts les vérités qui doivent

(1) *Faguet*, En lisant Nietzsche, p. 315. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1904.

(2) *Schiller*, Briefe über Don Carlos (10^e lettre). „Es schien mir eines Versuches nicht ganz unwert, Wahrheiten, die jedem, der es gut mit seiner Gattung meint, die heiligsten sein müssen, und die bis jetzt nur das Eigentum der Wissenschaften waren, in das Gebiet der schönen Künste herüberzuziehen, mit Licht und Wärme zu beseelen, und als lebendig wirkende Motive, in das Menschenherz gepflanzt, in einem kraftvollen Kampfe mit der Leidenschaft zu zeigen.“

être les plus sacrées de toutes pour quiconque veut du bien à l'espèce humaine, d'animer ces vérités de lumière et de chaleur et de les montrer introduites comme des mobiles actifs et vivants dans l'âme de l'homme pour y soutenir une lutte énergique avec les passions, aucun poète n'a mieux rempli cette auguste et méritoire mission que le grand Corneille. Où donc la jeunesse puiserait-elle mieux l'enthousiasme des nobles choses, la force des grandes décisions, que chez ce poète dramatique dont les viriles et fortes leçons arrachent les âmes aux mesquines et grossières matérialités pour les diriger en haut et dont les œuvres, comme l'a dit Laprade, n'ont jamais suscité un sentiment vulgaire, un mauvais désir, un lâche acquiescement de l'esprit à la volupté et à la bassesse (1). Et le monde entier n'a-t-il pas appris à partager l'enthousiaste et religieuse admiration que la France ressent pour le plus héroïque de ses poètes, puisqu'il s'est habitué à répéter après elle, « que les vers les plus sublimes sont les vers cornéliens ».

A une époque où la notion du devoir va en s'affaiblissant, où la sécheresse morale se substitue aux généreuses aspirations et où un pessimisme désenchanté semble gagner jusqu'à la jeunesse elle-même, il est bon, il est salutaire de se réfugier en Corneille pour apprendre de lui que le chemin sublime du renoncement, de l'abnégation et du sacrifice est le seul qu'il soit utile de suivre, que « l'homme est un être fait pour se surmonter » et que les plus beaux triomphes sont ceux qu'il remporte sur lui-même. C'est à vous surtout, jeunes élèves, qu'il importe d'apprendre à aimer ce poète, qui fut une des plus nobles âmes dont l'humanité puisse être fière, qui fut non seulement un génie dramatique d'une puissante envergure, mais qui fut aussi un grand caractère et un grand chrétien. Laissez-vous ravir au charme de

„Ces vers que le ciel lui dicta“ (2)

et dont

„Le mâle accent encore aujourd'hui nous révèle
Ce qui dort d'énergie en notre volonté.“ (3)

En assistant aux luttes généreuses des magnanimes héros que le noble et bienfaisant génie de Corneille a créés à son image,

(1) *Laprade*, Essais de critique idéaliste, p. 170. Paris, Didier, 1882.

(2) *Ducis*, Les bonnes Femmes ou Le Ménage des deux Corneille. (Oeuvres de Ducis, Bruxelles, Lacrosse, 1834. III, 236.

(3) *Sully Prudhomme*. Stances à Corneille.

quand vous les verrez déployer leur volonté d'airain et devenir grâce à elle les

„Artisans douloureux de leur propre excellence“,⁽¹⁾

vous sentirez vos âmes s'ouvrir à cette irrésistible admiration qui est le premier pas dans la voie de l'énergie morale comme des résolutions courageuses, et votre jeune enthousiasme, empruntant les paroles de Dante à Virgile, s'écriera avec une conviction émue:

«*Tu duca, tu signore e tu maëstro*»,⁽²⁾

c'est toi qui es le maître, c'est toi qui es le guide !



(1) *Sully Prudhomme*, *La Justice*, poème, p. 202. Paris, Lemerre, 1878.

(2) *Dante Alighieri*, *La Divine Comédie*, I, 2, v. 140.